

ANITA STARÓŃ
Université de Łódź, Faculté Philologique
anita.starón@uni.lodz.pl
ORCID : 0000-0002-4968-885X

Zola, Bourget et Rod – d'une rivalité littéraire à la fin du siècle

Zola, Bourget, and Rod – A Literary Rivalry at the End of the Century

Abstract

It may seem excessive today to compare two renowned authors – Émile Zola and Paul Bourget – to a largely forgotten novelist, Édouard Rod. However, upon examining his theoretical works, one undeniably discovers his ambition to rival his two more established contemporaries. His concept of “intuitivism” appeared, for a time, to have the potential to become a new literary movement, setting him apart from Émile Zola and positioning him within the realm of the psychological novel, a genre dominated by Paul Bourget. This study aims to explore this endeavor and situate Édouard Rod within the literary landscape of the late 19th century.

Keywords: naturalism, psychology, intuitivism, literary rivalry, novel, crisis of the novel

Mots-clés : naturalisme, psychologie, intuitivisme, rivalité littéraire, roman, crise du roman

Il semble judicieux, considérant les trois noms juxtaposés dans le titre, de briser l'ordre habituel et de commencer par la fin, en enlevant dès à présent tout suspense : Édouard Rod (1857–1910) est aujourd’hui pratiquement inconnu, et ses ouvrages n’ont pas eu le bonheur de s’inscrire durablement parmi les monuments littéraires du XIX^e siècle. Tout au plus cite-t-on, et encore entre spécialistes, son roman *La Course à la mort* pour ce qu’il représente d’esprit décadent naissant à l’époque. *Les Trois Cœurs*, qui apparaîtra dans cette analyse, ne se trouve certainement pas parmi les meilleures créations de l’écrivain. Il a cependant l’avantage d’être doté d’une préface qui explique les conceptions littéraires développées par Rod à cette époque – et que j’entends confronter à ses autres textes théoriques. D’autre part, l’idée

de comparer l'écrivain à ses deux grands confrères devient moins extravagante lorsqu'on découvre des liens forts qui les unissaient tous les trois. Leur rivalité se fait alors plus probable et si son terme est peu heureux pour Édouard Rod, son parcours demeure intéressant, ne serait-ce que pour ce qu'il apporte à l'histoire littéraire.

Michel Raimond, qui n'oublie pas Rod dans ses analyses consacrées à *La Crise du roman* (Raimond [1966] 1985), a magistralement montré comment, en cette fin de XIX^e siècle, nombre de tentatives parallèles, souvent de très courte durée, furent conçues pour pallier aux insuffisances de l'école naturaliste et tracer une nouvelle voie au roman. Deux noms revenaient alors assez régulièrement dans ces manifestes ou déclarations de foi littéraire, deux noms par rapport auxquels ces textes se positionnaient : Zola et Bourget. La fameuse *Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret rassemblait ces tendances, qui s'étaient déjà fait pressentir auparavant. Si la réponse de Rod, à l'enquête de Huret, comme à celle de Marcel Prévost sur le « roman romanesque », à quelques mois de distance¹, n'a rien de catégorique, elle confirme toutefois la direction qu'il a prise depuis quelques années, et qui le conduit, en gros, de Zola à Bourget. En effet, ce Suisse qui débarque à Paris en septembre 1878, se distingue rapidement en publiant *À propos de l'Assommoir*, « une étude aussi impartiale que désintéressée » (Rod 1879 : 8), comme il la décrit dans la préface, mais qui prend la défense de Zola d'une manière plus qu'ardente, en plaçant la doctrine naturaliste dans la lignée d'Aristophane, de Plaute, de Lucrèce, et, en ce qui concerne les modernes, la faisant héritière de Shakespeare, Villon, Rabelais, Molière. Il augure aussi de son succès infaillible : « [t]out porte à croire que [le naturalisme] triomphera : il a pour lui des écrivains de talent ; M. Zola, c'est-à-dire un défenseur qui ne se ménage pas ; toute la jeunesse littéraire, c'est-à-dire l'avenir » (Rod 1879 : 106). Ses romans de cette époque : *Palmyre Veulard* (1881), *La Chute de Miss Topsy* (1882), *La Femme d'Henri Vanneau* (1884) – obéissent aux principes de ce courant, quoique « cet intellectuel pâle, mélancolique et brumeux, tranch[e] parmi les jeunes naturalistes », et que « son rigorisme convien[ne] mal » (Colin 2013 : 479) aux sujets qu'il se trouve obligé d'évoquer dans ces premiers ouvrages. Il ne tardera pas de s'en séparer. Dès 1885, avec *La Course à la mort*, il entame une nouvelle période, qualifiée par Firmin Roz de « psychologique » (Roz 1906 : 12)². La vie intérieure du protagoniste y passe au premier plan, et l'intrigue se réduit à quelques événements, le tout présenté sous forme d'un journal intime où les entrées se succèdent de façon irrégulière. *Le Sens de la vie*, de 1889, s'offre comme une continuation de ce premier ouvrage, au vu de la forme, de la construction du personnage, et de la diégèse quasi inexistante. Déjà à ce stade, Rod hésite quant à l'appartenance générique de ses ouvrages : « je ne sais jusqu'à quel point *La Course à la mort* peut rentrer dans le genre "roman", et, si j'avais trouvé un autre terme pour la désigner, je n'aurais point hésité à l'employer » (Rod 1886 : III–IV), écrit-il dans la préface. Ce désir perce également dans sa réponse à Prévost : sans refuser au roman futur plusieurs réussites, il croit pourtant que « l'écrivain qui aurait l'ambition plus haute devrait [...] chercher un autre moule que le roman », car « c'est [...]

1 Trente-sept romanciers ont répondu aux questions de Prévost entre les 12 et 25 mai 1891. Les réponses furent successivement publiées au *Gaulois* (Prévost [1891]2005 : 141). L'enquête de Jules Huret s'était déroulée au même moment, mais avait embrassé plus large : 64 interviews parurent dans *L'Écho de Paris* du 3 mars au 5 juillet 1891. Je laisse de côté la question de la probité de ces questionnaires, nettement plus haute chez Huret.

2 L'édition posthume du *Sens de la vie*, chez Perrin en 1926, reprend aussi ce classement. Les « Romans de M. Édouard Rod », numérotés avant la page de titre, sont partagées en « I. Débuts ; II. Études psychologiques ; III. Études passionnelles ; IV. Études sociales ».

en dehors du roman que se produira – si elle se produit – l’œuvre marquante des années prochaines » (Prévost [1891] 2005 : 248).

Les Trois cœurs, de 1890, est le fruit des mêmes réflexions, tout en se démarquant de *La Course à la mort* et du *Sens de la vie*. La préface de l’ouvrage constitue « un petit examen de conscience littéraire » (Rod 1890 : 1), qui permet à Rod de s’expliquer sur ses débuts naturalistes, devenus visiblement une charge lourde à porter. L’adhésion aux principes de Zola – commune, souligne-t-il, pour presque tous les jeunes écrivains d’alors – résultait de leur soif d’embrigadement sous un étendard neuf et grandiose, qui leur apporterait « [leurs] batailles et [leurs] victoires, [leur] première d’*Hernani* » (Rod 1890 : 2) et qui leur permettrait de combattre pour des idées communes et chères à tous. Rod insiste fort sur la naïveté de tels espoirs qui ne purent se réaliser, d’abord à cause de l’individualisme exacerbé qui caractérise le siècle présent ; mais aussi, parce que la théorie de Zola « ne [...] convenait pas » à ces adeptes, bien vite dépités par le matérialisme borné de la doctrine, « curieu[se] des mœurs plus que des caractères, des choses plus que des âmes » (Rod 1890 : 5). Des accusations semblables apparaîtront, on le sait, chez plusieurs autres anciens disciples de Zola, pour ne citer que Huysmans et sa préface d’*À rebours* « écrite vingt ans après le roman » (Huysmans [1884] 1903) ; ce qui distingue Rod, c’est une ambition, toute discrète mais possible à discerner, de réaliser tout de même ce rêve d’un drapeau commun que le naturalisme a cruellement déçu. S’il se défend bien d’y appliquer le mot honni d’« École »³, il insiste pourtant sur la communauté d’idées esthétiques et morales qui existe entre lui et ses collègues de la même génération. « Oui, quand je lis un livre de certains, j’ai l’impression que je m’entretiens avec un frère d’esprit ; et vraiment, ma plus chère ambition serait que mes livres fissent sur ceux-là une impression analogue » (Rod 1890 : 18). Ayant ménagé, de cette manière adroite, les susceptibilités des confrères, il entreprend d’introduire⁴ ce qui constitue, il faut bien le dire, sa doctrine littéraire : « Si j’avais la foi unilatérale de ceux qui croient au sens précis des termes, je prendrais le mot INTUITIVISME, et j’en ferais une étiquette à coller sur le flacon où nous nous débattrions ensemble » (Rod 1890 : 19). Le terme lui semble le mieux résumer les efforts de la jeune génération qui, lasse de l’observation extérieure des naturalistes⁵, se concentre sur l’observation intérieure ; il propose de la conduire de manière à embrasser plus large que ses propres sensations et expériences :

L’intuitivism, si par hasard on voulait adopter ce mot (observons ce conditionnel modeste et prudent – A.S.), serait donc l’application de l’intuition comme méthode de psychologie littéraire : regarder

3 „Nous [...] ne cherchons point à former une « École » – c’est là une illusion dont nous sommes revenus », écrit-il dans la suite de sa préface (Rod 1890 : 17).

4 Non sans précautions : « définir ce fonds commun n’est pas chose facile, parce que nous ne sommes les uns et les autres qu’au début de notre carrière, et parce que, hélas ! nous avons encore le temps de nous développer en sens divers » (Rod 1890 : 18–19). Un regret de ne pas constituer de groupe cohérent et solidement uni perce encore dans ces mots.

5 Michel Raimond relate le débat autour de la description, pierre de touche des naturalistes, que les générations suivantes rejettent comme factice et superficielle (Raimond [1966] 1989 : 35–36 et 304–306) ; Henry Bordeaux en résume ainsi les raisons : « Les naturalistes, se proclamant disciples de Claude Bernard et ne croyant qu’aux sciences naturelles, n’admirèrent que l’observation externe, et leurs sens furent des “fenêtres grandes ouvertes” sur le monde : le roman de mœurs, la description, les tableaux de nature acquirent ainsi une fabuleuse importance. Mais, par la loi du contraste psychologique, la réaction était inévitable, et l’observation interne, créant le roman de l’être intime, apparut à l’heure où, lassé de cette inféconde contemplation des choses qui n’en donnait ni l’explication ni le but, l’homme croyait s’apercevoir que les choses n’étaient qu’en lui et que la connaissance de lui-même devait enfanter la connaissance du monde » (Bordeaux [1894] 1917 : 330). À le lire, Édouard Rod « répugne à la description et au détail extérieur » (Bordeaux [1894] 1917 : 334).

en soi, non pour se connaître ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres ; chercher dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur humain ; partir de là pour aller plus loin que soi, et parce qu'en soi, quoi qu'on dise, se réfléchit le monde. (Rod 1890 : 21)

Quoiqu'il ait déjà expérimenté avec la forme dans ses deux romans précédents, il annonce la nécessité de nouveaux changements pour le roman en cours. La modestie, que je persiste à croire quelque peu fausse, précède, là encore, les préceptes : « [j]e n'ai certes pas la prétention d'avoir trouvé le moule qu'il faut trouver et qui s'imposera pour une période plus ou moins longue » (Rod 1890 : 22), affirme notre préfacier. Et de citer les prédecesseurs qui ont su imposer leurs « moules » : Mme de La Fayette, Eugène Sue, Balzac, Benjamin Constant. Après quoi, il commente les innovations qu'il a introduites dans *Les Trois Cœurs* : il a allégé son ouvrage de la description, « fastidieuse et surtout illusoire, car elle tient beaucoup de place, dit peu de chose et n'explique rien ; et aussi de récits rétrospectifs » (Rod 1890 : 22) qui, trop souvent utilisés, sont devenus « des clichés sur l'enfance, l'adolescence et l'éducation » (Rod 1890 : 23) ; enfin, de « scènes », pour ce qu'elles apportent « [d']artificiel et [de] théâtral » (Rod 1890 : 23). Toutefois, il n'est pas entièrement satisfait du résultat : car, pour faire comprendre le sens plus général qu'il voudrait suggérer, « il faudrait revenir, sous une forme à trouver, au *Symbole* ; et je ne sais si le moule trop brutal du roman s'y prêtera jamais » (Rod 1890 : 23–24).

Ce mot de *Symbole*, prononcé à la fin de ces analyses, indique clairement la distance qui sépare déjà Rod de Zola, même s'il continuera à dire son respect pour le talent et la force d'expression du maître naturaliste⁶. Le chapitre qu'il lui consacre dans *Les Idées morales du temps présent*, aussi de 1891, marque encore davantage l'éloignement de l'ancien disciple, notamment au travers d'une bienveillante ironie dont il enveloppe ses remarques sur « ce laborieux », ce « déterministe invétéré » (Rod 1891 : 74), qui, enfant d'une génération positiviste, avait mal compris la science et s'était illusionné sur son pouvoir. Rod prend soin d'indiquer les limites de la méthode zolienne qui, loin d'aboutir à un « acte de savant », n'éclaire les lecteurs que sur un « cas isolé », de plus en lien direct avec la personnalité de l'artiste : « [q] uoiqu'il s'efforce de disparaître de ses romans, il en est toujours le protagoniste : et la série des Rougon-Macquart nous renseigne beaucoup plus sur M. Zola que sur la famille qu'il y promène, et surtout que sur la théorie de l'hérédité » (Rod 1891 : 80). Mais la doctrine de Zola pèche encore plus gravement par les contradictions qu'elle fait naître sur le plan de la morale. Ayant pour conséquence une « négation radicale de la liberté et de la responsabilité humaines » (Rod 1891 : 82), elle ne propose aucun fondement positif, allant ainsi à l'encontre des qualités innées de Zola, qui serait, à en croire Rod, « moraliste d'instinct et de tempérament » (Rod 1891 : 83). Ce dilemme a peut-être échappé au romancier, ou peut-être y a-t-il répondu par « le beau dédain que les hommes de sa génération ont professé pour tout ce qui sortait du "positif" » (Rod 1891 : 96). Autrement, il aurait vu l'influence néfaste que ses romans peuvent produire sur « les simples, esclaves de leurs impressions et gouvernés par des instincts trop facilement excités » (Rod 1891 : 97).

⁶ « Le roman de mœurs, tel que l'ont fait les naturalistes, a rendu tout ce qu'il peut rendre dans ce genre-là, on ne dépassera pas M. Zola ; ses disciples se chargent de le prouver », écrit-il dans sa réponse à M. Prévost ([1891] 2005 : 247) ; ses contacts ultérieurs avec Zola ne démentiront jamais son respect pour le maître devenu ami, comme le souligne Michaël G. Lerner : « L'attitude de Rod, quoique dépourvue de sa première griserie, était encore pleine d'un grand respect pour Zola. Ce respect ne changea jamais. Même si Zola avait perdu après 1884–1885 l'attachement d'un disciple, il avait gagné la loyauté d'un défenseur respectueux, qui donnait avec une justice mesurée des comptes rendus de ses œuvres [...] ; et, ce qui est peut-être plus important dans la vie de Zola à cette date, il avait gagné la confiance d'un ami sincère » (Lerner 1969 : 58).

L’on mesure facilement l’écart entre les conceptions esthétiques et éthiques d’Édouard Rod au début et au milieu de son chemin littéraire. Son éloignement de Zola n’étonne guère. Mais *quid* de l’autre maître à penser de l’époque, qui, lui, avait assez vite emprunté le chemin de la psychologie ? Il semblerait que cet intérêt pour l’introspection et l’analyse morale doive rapprocher Rod de Paul Bourget. Or, si le nom de l’auteur des *Essais de psychologie contemporaine* apparaît bien dans la préface des *Trois Cœurs* où il est loué comme « interprète [...] merveilleusement intelligent » (Rod 1890 : 10–11) d’œuvres jusqu’alors méconnues et dénigrées (de Stendhal, Flaubert, Goncourt⁷), Rod est beaucoup moins enthousiaste en ce qui concerne la production romanesque de Bourget : « Quelques réserves que nous ayons à faire sur les romans de Bourget, ses derniers surtout, nous, ses cadets, nous lui devons beaucoup ; et il y aurait ingratITUDE et faiblesse à ne pas le reconnaître » (Rod 1890 : 12).

Pour comprendre ces réticences, il nous faut nous tourner vers l’étude déjà citée, où un autre chapitre est consacré à Bourget. Rod présente son évolution, du sceptique et dilettante, amoureux de la décadence, admiratif de Baudelaire, à l’auteur du *Disciple*, ou plutôt de sa préface dans laquelle il se montre préoccupé des questions de morale. Or, constate Rod, « le développement de M. Bourget a été si rapide, que l’homme nouveau est né en lui avant que l’homme ancien ait achevé de périr. C’est ainsi que, si la préface du *Disciple* est l’œuvre du premier, le roman lui-même est encore en grande partie du second » (Rod 1891 : 105). L’accusation est d’autant plus fondée que les ouvrages ultérieurs continuent à entretenir cette dualité : *La Physiologie de l’amour moderne*, « d’une acuité d’ailleurs saisissante, [...] nous éloigne beaucoup de l’Idéal (avec une majuscule) dont il est parlé dans la préface. Non, vraiment, je ne vois pas ce que la génération qui pousse peut gagner à se nourrir de ces décevantes analyses dont chaque roman de M. Bourget est un exemple » (Rod 1891 : 106), s’exclame Rod, avant de présenter le dualisme qu’il croit découvrir chez Bourget (« il souffre de l’abîme qu’il y a entre ses aspirations et ses croyances, entre son amour de la foi et son radical scepticisme » – Rod 1891 : 109) et d’expliquer ses raisons : la première est assez généralement reconnue comme le défaut de ce romancier : son snobisme fut objet de critiques et de plaisanteries, par exemple d’Octave Mirbeau⁸. Rod dénonce la « description minutieuse, presque pâmée, des appartements somptueux qui servent de décor » (Rod 1891 : 113) aux romans de Bourget. On se rappelle par ailleurs son refus de la description qu’il tenait pour l’une des principales erreurs du naturalisme⁹. Paul Bourget, selon lui, fait plus que décrire des « objets innombrables et gracieux dont la possession fait le luxe et dont l’usage fait l’élégance, il s’imprègne de ce luxe et de cette élégance, il en laisse envahir tout son être, il en est séduit au point d’en oublier le bien pour le beau, peut-être même pour le joli. On le dirait toujours prêt à pardonner à ses héroïnes leurs plus gros péchés en faveur de la finesse de leur linge » (Rod 1891 : 113). Or, continue notre imprécateur, « le goût du luxe et de l’élégance est peu conciliable avec celui de la vertu » (Rod 1891 : 113).

⁷ Rod se réfère bien évidemment aux *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget.

⁸ En effet, Mirbeau, après une phase de relations presque amicales avec Bourget, s’éloigne de lui, irrité par son snobisme et son amour puéril de la gloire ; il lui consacrera une série d’interviews imaginaires *Chez l’illustre écrivain* où il persifle ses goûts trop raffinés.

⁹ Ce refus ne passe pas inaperçu des commentateurs des ouvrages de Rod, qui y découvrent l’une de ses principales qualités. Henry Bordeaux constate : « Il ne faut point chercher dans M. Rod un paysagiste à la manière de M. Zola ou de M. Theuriet ; il serait impossible au lecteur de reconstituer un seul des coins de nature ou se passent ses romans. Et cependant il sent la nature plus intimement que ceux-ci [...] » (Bordeaux [1894] 1917 : 332).

Mais ce défaut pèse peu comparé au second, infiniment plus difficile à éliminer chez Bourget : il s'agit de son intelligence supérieure qui lui fait tout comprendre et – apparemment – tout excuser. À preuve, ses intrigues où prime l'adultère, décrit avec tant de complaisance et d'indulgence. Attaché qu'il est à la largeur de ses idées, il est « incapable d'asseoir sa pensée sur un équilibre stable. Pas plus que les raffinements de l'élegance, les raffinements de l'intelligence ne sont compatibles avec la vertu » (Rod 1891 : 115), déclare imperturbablement Rod.

De manière curieuse, mais pas du tout paradoxale, Bourget et Zola se trouvent rapprochés dans les analyses de leur cadet, notamment par l'écart entre la philosophie de leurs ouvrages et leurs prédispositions naturelles ; Bourget serait, lui aussi, « d'instinct moraliste » (Rod 1891 : 109). Lui aussi, comme Zola, aurait rejeté le terrain stable des valeurs que Rod définit, de plus en plus ouvertement selon les progrès de sa pensée, comme chrétiennes. S'il ne saurait y ramener Zola, du moins il le devine chez Bourget, qui se convertira sous peu : ainsi, « deux hommes [...] se partagent M. Bourget, le psychologue et le moraliste, le dilettante et l'homme de bien, le sceptique immuable et le chrétien volontaire » (Rod 1891 : 121).

Plusieurs sources¹⁰ soulignent le caractère amical des relations de Rod tant avec Zola qu'avec Bourget. Dans sa phase naturaliste, Rod devint sans nul doute le soutien du maître de Médan, non seulement lorsqu'il s'agissait de lui fournir des renseignements ou des documents sur un sujet qui l'intéressait¹¹, mais aussi pour parer les attaques des ennemis du naturalisme, comme celle de Drumont contre *Une page d'amour* dans *La Liberté*¹² (Rod, encore inconnu de Zola personnellement, réagit par une lettre dans les colonnes du journal ; la brochure consacrée à *L'Assommoir* ne se fera pas attendre). À lire Michaël G. Lerner, « Rod profita au commencement, il est vrai, de la position supérieure et de l'expérience de Zola, mais leur amitié n'avait rien à voir avec les calculs égoïstes d'un jeune débutant » (Lerner 1969 : 50). Le chercheur souligne le caractère constant de leurs rapports, sortis victorieux des épreuves « littéraires et politiques » (Lerner 1969 : 50), et observe, en citant Rod lui-même¹³ :

Cette amitié de la part de Zola est d'autant plus remarquable si on se rappelle, comme Rod lui-même l'a constaté en 1887, que Zola était « plus recherché qu'aucun autre » dans le monde littéraire

10 Pour nous limiter aux études consacrées à Rod dans la 2^e moitié du XX^e siècle, où il regagne un tout petit peu d'intérêt, citons des formules qui le présentent comme un « jeune licencié ès lettres de Lausanne [qui] réussit d'abord à attirer l'attention de Zola et fit ses débuts dans son sillage » (Delhorbe 1977 : 106), un « [v]ieux ami de Zola » (Le Béguec 1980 : 292) ou « un des intimes de Zola [...] qui publia même sur *L'Assommoir* une brochure intéressante » (Hemmings 1961 : 109). Les rapports amicaux entre Rod et Bourget se trouvent également confirmés dans les analyses qui insistent en outre sur les similitudes à caractère thématique et moral entre leurs ouvrages respectifs. René Ternois rappelle « comme avaient été loués bruyamment, en 1889, le *Disciple* de Bourget, le *Sens de la vie* d'Edouard Rod, où l'on voyait, aux dernières pages, un incroyant tombant à genoux et balbutiant le *Pater* » (Ternois 1966 : 166). Nous y reviendrons.

11 Comme, par exemple, « des détails sur la création, en Allemagne, du dernier acte de *La Walkyrie* de Wagner » (Lerner 1969 : 47) ou une documentation étoffée de commentaires personnels de Rod sur le protestantisme en Suisse (Lerner 1969 : 47).

12 Drumont y refusait à Zola, entre autres, la faculté de l'imagination, le déclarait homme de talent mais non de génie et contestait fort sa position de chef d'école (Drumont 1879 : s.p.). « M. Drumont ne discute pas M. Zola comme chef de l'école naturaliste, répond Rod. Nous ne le suivrons pas dans sa non-discussion. L'école naturaliste est là et ne peut se nier ; ses œuvres prouvent son existence. Comme toutes les écoles, il faut qu'elle ait un chef. Qui serait ce chef, si ce n'était M. Zola ? Il a les peines de la bataille, il ne faut pas lui en ôter l'honneur » (Rod 1879 : s.p.).

13 Dans l'article « Naturalisme » que celui-ci publia à la *Gazette de Lausanne*, 27 août 1887.

et qu'il vivait « extrêmement retiré, n'accueillant chez lui qu'un très petit nombre d'intimes. » (Lerner 1969 : 50)

Ces premières années à Paris abondent en nouvelles connaissances. Rod rencontre Paul Bourget au cours de 1879, probablement à la rédaction du *Parlement* auquel ils collaborent tous les deux. Mais dès 1880, ils se lient d'amitié à laquelle, si l'on en croit Michel Mansuy, Bourget doit beaucoup (Mansuy 1960 : 260). Dans un article écrit après la mort de Rod, Bourget insistera sur l'indépendance intellectuelle de son ami face à l'école naturaliste qui l'attira contre toute vraisemblance et de laquelle il se détourna rapidement, sans toutefois s'inféoder à une autre doctrine. L'article se veut avant tout une analyse de l'œuvre de Rod et le côté plus personnel de leurs relations ne perce que dans quelques phrases. Pour Bourget, Rod est avant tout « [u]n grand artiste littéraire, dans le meilleur sens du mot » (Bourget [1910] 1922 : 317). Et pourtant, des témoignages de l'époque révèlent ce que Bourget devait à son cadet. Victor Giraud cherche dans l'œuvre de Rod l'inspiration pour le titre du roman tardif de Bourget – « l'un des plus beaux romans qu'aït écrits l'auteur du *Disciple*, son chef-d'œuvre peut-être, ou, tout au moins, l'un de ses chefs-d'œuvre, celui qu'en souvenir probablement d'Édouard Rod, il a intitulé : le *Sens de la mort* » (Giraud 1932 : 695). Mais le *Disciple* présente également un lien intéressant avec *Le Sens de la vie*. René Ternois cite la fin du roman telle qu'elle apparut dans la *Nouvelle Revue*, qui accueillit d'abord le *Disciple* (de février à mai 1889). Et il précise : « Comme cette fin ressemblait vraiment trop à celle du roman d'Édouard Rod, *Le Sens de la Vie*, publié la même année, Bourget dut la modifier » (Ternois 1963 : 292). Tout cela confirme des relations continues, et une évidente connaissance de leurs publications mutuelles.

Cependant, au moment de la crise, les deux colosses ne semblent pas accorder d'importance aux théories élaborées par Rod, même lorsqu'elles les concernent directement. Dans sa réponse à Jules Huret, Zola ne se réfère pas à l'intuitivisme de Rod, tout en appelant de ses vœux (quoiqu'on puisse douter de sa sincérité) une réaction des « jeunes » qui irait précisément dans le sens proposé par le Suisse :

Mais pas un ne nous a dit encore, et j'en suis étonné : « Vous avez abusé du fait positif, de la réalité apparente des choses, du document palpable ; de complicité avec la science et la philosophie, vous avez promis aux êtres le bonheur dans la vérité tangible, dans l'anatomie, dans la négation de l'idéal et vous les avez trompés ! [...] Donc, sectaires, vous avez fini, il faut autre chose, et nous, voilà ce que nous faisons ! » (Huret 1891 : 146–147)¹⁴

Quant à Bourget, absent de l'enquête de Huret, c'est aussi dans d'autres sources qu'il s'abstient de commenter les propositions de son ami. Il est vrai que c'est précisément à cette époque que leurs bons rapports cessent, Rod n'ayant pas apprécié, nous l'avons vu, *Le Disciple*. Cécile-R. Delhorbe suggère qu'il pouvait y entrer du dépit pour ce que le roman de Bourget, paru cinq mois après celui de Rod, l'avait

¹⁴ Les paroles de Zola résonnent comme un écho de celles de Rod dans son chapitre des *Idées morales du temps présent*, paru, il est vrai, après l'interview de Zola. Michaël G. Lerner précise à propos de cet éloignement des jeunes, que Rod ne s'était pas « écarté complètement du naturalisme. Son œuvre continue à être d'un réalisme exact, quoique de plus en plus intérieur et fondé sur la moralité de l'âme et de la conscience. Sa direction de *La Revue contemporaine* fut cosmopolite et ouverte à toute école. Zola n'était maintenant qu'un collaborateur supérieur et très respecté et non plus l'idole unique. Le déclin des affections zolistes fournit le fond triste de *L'Œuvre* et il ne fait point de doute que Zola a souffert beaucoup de la débandade du cercle naturaliste » (Lerner 1969 : 57).

« effacé »¹⁵. Mais que pendant ces cinq mois Bourget n'ait pas soufflé mot à propos du livre de son ami n'est peut-être pas sans importance.

La rivalité entre trois écrivains, qui de notre point de vue d'aujourd'hui pourrait sembler unilatérale et ne relever que des ambitions démesurées de Rod, fut donc peut-être plus réelle que nous ne l'aurions cru. Ayant dénigré Rod au début de cette étude, je me dois quand même de préciser qu'à la fin du XIX^e siècle il jouissait d'une réputation solide, en tant qu'« actif truchement des littératures allemandes, russes et italiennes » (Colin 2013 : 480)¹⁶, mais aussi en tant que théoricien du roman psychologique – enfin, en tant que son auteur. D'aucuns – certes pas les plus connus : Adrien Remacle, Giovanni Cena, Emilia Pardo Bazán – n'hésitaient pas à le confronter à Zola ou à le placer au même rang que Bourget¹⁷. Ses théories romanesques ont paru suffisamment importantes à Michel Raimond pour qu'il les cite plus d'une fois dans son analyse de la crise du roman. Enfin, on pourrait également observer la rivalité d'un autre type, entre les trois conceptions successives de la littérature, que Rod a fait siennes lors de sa carrière. En effet, le psychologue a combattu le naturaliste pour être, à son tour, devancé par le moraliste. On voit aujourd'hui qu'aucun des trois n'a réussi à retenir durablement la bienveillance des lecteurs – mais il se peut que le professeur austère que fut également Édouard Rod¹⁸ aurait une certaine satisfaction de voir sa pensée disséquée ainsi, devant un public universitaire, plus de cent ans après sa mort.

Bibliographie

Bordeaux, Henri ([1894] 1917) *Âmes modernes*. Paris : Perrin.

Bourget, Paul ([1910] 1922) « Édouard Rod. » [Dans :] Paul Bourget *Pages de critique et de doctrine*. Paris : Plon ; 305–319.

15 « On ne trouve nulle part un mot de Bourget sur [Le Sens de la vie], pas même dans ses lettres à Rod, dans le Fonds de Lausanne. Il est vrai qu'en cette année 1889, Rod se refroidit très sensiblement à l'égard de Bourget, parce qu'il goûta peu *Le Disciple*, probablement aussi parce qu'il en voulut à ce fameux romans, paru cinq mois après le sien, de l'avoir effacé. Mais leur amitié reprit vers 1894 et ne varia plus » (Delhorbe 1977 : 117).

16 René-Pierre Colin souligne la valeur des « études de ce comparatiste [qui] font souvent date » (Colin 2013 : 480) ; Paul Delsemme voit en lui « le principal introducteur de Giovanni Verga et de l'école vériste [en France] » (Delsemme 1968 : 329) ; Cécile-R. Delhorbe, entre autres choses, atteste aussi d'une certaine importance du jeune auteur ; lorsque celui-ci lance une nouvelle revue (qu'il dirigera pendant un court moment, la *Revue contemporaine*), il obtient d'Edmond de Goncourt non seulement son plein soutien, mais encore l'accord de publier, dans le premier numéro de la revue, quelques lettres inédites de Jules de Goncourt (Delhorbe 1977 : 107).

17 Emilia Pardo Bazán, romancière naturaliste et féministe espagnole, observe « des affinités de sentiment personnel, de subtilité passionnée, d'introspection » entre Bourget et Rod, mais elle place plus haut ce dernier en ce qui concerne « ces sphères où l'intelligence contemple ce que la beauté littéraire ne suggère pas toujours ». Giovanni Cena, poète et écrivain italien, le situe dans la continuité du naturalisme pour ce qui est de « la précision réaliste dans le traitement de ses personnages secondaires », mais il souligne son « acuité de l'analyse » psychologique, et le caractère dépouillé de ses romans : « [s']il ne se pique plus de suivre scrupuleusement sa méthode intuitive, il persiste néanmoins dans son plan d'éliminer tout ce qui n'est pas strictement nécessaire au développement des crises d'âme, il [...] narre de la manière la plus simple et la plus directe » (Roz 1906 : 54–56). Henry Bordeaux observe plusieurs parallèles entre la philosophie de Bourget et de Rod et conclut, d'une certaine manière, à la supériorité de ce dernier dans sa vision de la réalité contemporaine : « [p]lus encore que M. Paul Bourget, M. Édouard Rod est un Inquiet » (Bordeaux [1894] 1917 : 344).

18 Il avait été professeur de littérature comparée, et ensuite de littérature française, à l'Université de Genève, entre 1886 et 1893.

- Colin, René-Pierre (2013) *Dictionnaire du naturalisme*. Tusson : Du Lérot.
- Delhorbe, Cécile-R. (1977) « Maurice Barrès et Édouard Rod. » [Dans :] *Revue d’Histoire Littéraire de la France*. N° 1 ; 106–125.
- Delsemme, Paul (1968) *Teodor de Wyzewa et le cosmopolitisme littéraire en France à l’époque du Symbolisme*. Bruxelles : Presses Universitaires.
- Drumont, Édouard (1879) « M. Émile Zola. » [Dans :] *La Liberté*. 9 janvier ; s. p.
- Prévost, Maurice ([1891] 2005) *Enquête sur le roman romanesque*. Amiens : Centre d’Études du Roman et du Romanesque de l’Université de Picardie.
- Giraud, Victor (1932) « M. Paul Bourget et ses œuvres récentes. » [Dans :] *Revue des Deux Mondes*. 1 septembre ; 692–703.
- Hemmings, Frederick William John (1961) « Zola pour ou contre Stendhal ? Discours prononcé à Médan le 1^{er} octobre 1961. » [Dans :] *Cahiers naturalistes*. N° 19 ; 107–112.
- Huret, Jules (1891) *Enquête sur l'évolution littéraire*. Charpentier : Paris.
- Le Béguec, Gilles (1980) « Zola repoussoir ? Les intellectuels libéraux et le refus du dreyfusisme. » [Dans :] *Cahiers naturalistes*. N° 54 ; 282–298.
- Lerner, Michaël G. (1969) « Édouard Rod et Émile Zola. I. Jusqu'en 1886. » [Dans :] *Cahiers naturalistes*. N° 27 ; 41–58.
- Mansuy, Michel (1960) *Un Moderne : Paul Bourget. De l'enfance au « Disciple »*. Paris : Les Belles-Lettres.
- Raimond, Michel ([1966] 1985) *La Crise du roman des lendemains du naturalisme aux années vingt*. Paris : José Corti.
- Rod, Édouard (1879) « M. Émile Zola. En réponse à l'article de M. Ed. Drumont. » [Dans :] *La Liberté*. 16 janvier ; s. p.
- Rod, Édouard (1879) *À propos de l'Assommoir*. Paris : Marpon et Flammarion.
- Rod, Édouard (1886) *La Course à la mort*. Paris : Frinzine.
- Rod, Édouard (1890) *Trois cœurs*. Paris : Perrin.
- Rod, Édouard (1891) *Les Idées morales du temps présent*. Paris : Perrin.
- Rod, Édouard (1926) *Le Sens de la vie*. Paris : Perrin.
- Roz, Firmin (1906) *Édouard Rod. Biographie critique*. Paris : Sansot.
- Ternois, René (1963) « Le stoïcisme d'Émile Zola. » [Dans :] *Cahiers naturalistes*. N° 23 ; 289–298.
- Ternois, René (1966) « Une révélation : *Là-haut*, de J.-K. Huysmans. » [Dans :] *Cahiers naturalistes*. N° 32 ; 160–169.

Received:
30.12.2024
Reviewed:
30.01.2025
Accepted:
10.11.2025

